

Vive le marxisme-léninisme-maoïsme ! Vive la Guerre Populaire !

GEORGE JACKSON

Lettre

17 avril 1970

Chère Fay,

L'esclavage est une condition économique. Il faut définir l'esclavage classique et l'esclavage moderne en termes d'économie.

Le troupeau d'esclaves est une propriété ; un homme jouit du droit de propriété que lui confère le système établi sur un autre homme

considéré comme son bien. Il a le droit de le déplacer, ou de le garder dans un espace d'un mètre carré. Il peut le « laisser » procréer d'autres esclaves, ou lui « faire » procréer d'autres esclaves; il peut le vendre, le battre, le faire travailler, le mutiler, l'enculer, le tuer.

Mais s'il veut le garder et profiter de tous les bénéfices qu'une telle propriété peut rapporter, il doit le nourrir, quelquefois le vêtir, lui fournir un semblant d'abri.

L'esclavage dont je viens de parler est donc, en bref, une condition

économique qui se manifeste par la perte totale ou l'absence d'autodétermination.

La forme moderne de l'esclavage, qui a démodé l'autre pour pouvoir mieux se déguiser, place sa victime dans une usine (ou, en ce qui concerne la plupart des Noirs, dans des rôles subalternes à l'intérieur et autour du système industriel) et en fait un salarié.

Cependant, si vous ne trouvez pas de travail à l'intérieur du complexe industriel, le néo-esclavage actuel ne vous garantit plus le minimum de nourriture et de protection que vous apportait l'autre.

Vous êtes libre, libre de crever de faim. Le sens, la signification de l'esclavage est dans le lien qui nous attache à notre salaire. Nous avons besoin de ce salaire ; sans lui, nous sommes condamnés à mourir de faim ou de froid.

Notre journée entière est consacrée à le gagner. Pendant les huit à dix heures que nous passons au travail, nous sommes entièrement dépendants des autres. Cela nous laisse quatorze à seize heures, mais comme nous ne vivons pas à l'usine même, il faut encore soustraire au moins une heure pour le transport.

Il reste treize à quinze heures de liberté. Mais il faut se nourrir pour se maintenir en forme physique car, au travail, l'expert à la productivité est là pour vous surveiller. Cela vous laisse dix à douze heures, si vous pouvez vous payer trois repas.

Le repos est aussi un facteur d'efficacité, et puisque les hommes associent le repos à de longues périodes de détente inconscientes, nous retirerons huit heures pour le sommeil, ce qui nous laisse deux à quatre heures.

Mais il faut aussi se laver, se coiffer, se brosser les dents, se raser, s'habiller ; il n'y a pas de raison de supprimer tout ça. Je pense que tout le monde sera d'accord sur le fait que, si un homme ou une

femme travaille comme salarié à un métier qu'il n'aime pas, et je suis persuadé que personne ne peut aimer le travail à la chaîne, les services d'entretien ou les tâches de domestique, il mérite le nom de « néo-esclave ».

L'homme qui possède l'usine, la boutique ou l'affaire, est le maître de votre vie ; vous dépendez de lui, qui vous « possède ». Il organise votre travail, ce travail dont dépendent vos ressources et votre style de vie.

Il détermine indirectement votre journée entière en aménageant votre travail. Vous êtes un néo-esclave si vous ne gagnez par votre travail que ce dont vous avez besoin pour vivre ; l'esclave classique lui aussi ne gagnait que sa survie.

Vous êtes un esclave, si vous n'avez pas de quoi quitter la Californie pour New York, si vous ne pouvez visiter Zanzibar, La Havane, Pékin ou même Paris, quand vous en avez le désir. Parce qu'il y a des gens qui peuvent !

Si vous ne pouvez pas quitter le coin de terre où vous êtes, à cause de votre statut économique, de votre salaire, c'est vraiment la même chose que d'y rester parce que vous appartenez à un maître... Vous avez le droit de faire un petit voyage, d'aller à l'enterrement de votre père, si vous voulez bien consentir à quelques petits sacrifices.

Dans la colonie noire, ici, le flic continue de nous battre et de nous estropier. Ils nous tuent parfois et cela s'appelle : homicide justifié.

Ils nous assassinent et appellent ça « rétablir l'ordre ». Un frère qui avait une pipe dans sa ceinture a été tué d'une balle dans la tête.

Le néo-esclavage est une condition économique.

Un petit groupe d'hommes jouit des droits que lui confèrent le système d'organiser et de contrôler la vie de l'esclave comme s'il

était en fait sa propriété. En bref, c'est une condition économique qui se manifeste dans la perte totale de l'autodétermination.

C'est seulement quand on a compris cela qu'on peut aborder la dialectique qui apportera le remède nécessaire.

Il faut prononcer le diagnostic avant d'accomplir l'opération chirurgicale ; il faut toujours justifier le sang qu'on va faire couler. Et nous ne voulons pas que le couteau blesse les parties qui doivent être sauvées.

Le flic est un instrument du néo-esclavage, il faut le haïr et l'éviter. Il est mis en avant par ceux qui jouissent des droits non naturels à la propriété.

Vous avez dû entendre les conneries pontifiantes sur la « petite ligne bleue ». Cette ligne bleue protège la propriété, les possédants et le système qui leur permet d'accumuler et de garder leurs biens.

S'ils s'agissait seulement de protéger la maison que vous louez, ou espérez louer l'année prochaine, il n'y aurait pas besoin de cette ligne bleue, nous pourrions les renvoyer chez eux. Ils ne vous protègent pas vous, votre maison et ce qu'elle contient.

Rappelez vous qu'ils n'ont jamais retrouvé la télévision qui vous avait été volée. Ils protègent le droit non naturel de quelques hommes à posséder tous nos moyens d'existence ; ils ne protègent que le droit de quelques individus à posséder la propriété publique !

Le flic est un animal ignoble, haïssable, l'enfer est ce qu'il mérite ; cependant, il n'est qu'un instrument aisément remplaçable. Il n'est que le fusil, l'instrument, l'ustensile sans âme. Il faut détruire le fusil, mais détruire le fusil en épargnant le fusil qui le tient, ne ferait que nous reléguer dans l'action défensive, l'apathie et finalement la défaite.

L'animal qui tient le fusil et qui a lâché contre nous ses chiens est un dur à cuire, un vautour intraitable, rapace, qui se nourrit de nos cœurs. Assoiffé d'or, jamais satisfait, ce Midas change en merde tout ce qu'il touche ! Tuer le flic ne servira à rien si nous laissons le vautour agir de son côté.

Épargne la main qui tient le fusil, elle trouvera autre chose. Le soldat vietcong a attaqué et détruit soldats et fusils, mais cela n'a pas suffi à résoudre son problème. S'il pouvait atteindre les usines et les gens qui les possèdent et les organisent, la guerre finirait en quelques mois. Toutes les guerres finiraient.

Les salauds qui se sont jetés sur la colonie vietnamienne sont les mêmes qui se sont abattus sur nous. Ils sont de toutes couleurs, quoique principalement blancs. Ils ont tous le même bagage culturel (ou anti-culturel), la même mentalité et les mêmes intentions : préserver les aires de dépression comme marchés secondaires et sources de matières premières à bon marché pour le fascisme américain.

Les colonies noires à l'intérieur de l'Etat fasciste américain sont d'une part des marchés secondaires, et d'autre part des sources de matière première à bon marché ; dans notre cas, ce sont nos corps qui constituent cette matière première : ils en retirent tous les avantages qu'une propriété de ce genre peut rapporter.

Combien plus cher faudrait-il payer un Blanc syndiqué pour ramasser les ordures ? Et la « maman noire » baise pour deux sous.

Il ne manque plus au tableau colonial que les missionnaires ; ils viennent tout de suite après les corps expéditionnaires, les brigades de pacification, pour nous civiliser, pour nous apporter les bienfaits du christianisme, pour nous enseigner la valeur du symbolisme, le nom des présidents morts et le taux de l'escompte.

Les liens culturels qui rattachent notre colonie à la société capitaliste

sont beaucoup plus étroits que nous n'aimons le reconnaître.

Les liens économiques et politiques sont nuls, sauf en ce qui concerne les parasites (mais le nombre de clowns et de jongleurs que le royaume peut entretenir est limité). Cependant, dans le domaine de la culture – j'utilise ce terme dans son sens limité – nous sommes enchaînés à la société fasciste au point de voir notre intellect étranglé, nos talents détruits ; nous sommes rejetés hors de la réalité. Nous ne voulons pas de leur culture.

Nous ne voulons pas notre part du gâteau, il est avarié, puant, répugnant. Pourquoi nous précipiter à bord d'un bateau qui fait naufrage ?

Quand nous nous associons avec cette pourriture, cela donne aux peuples du monde, aux peuples justes du Congo, de la Tanzanie, du Soudan, à Cuba, à la Chine, au Vietnam, toutes les raisons de nous haïr.

Les Suédois et leur gouvernement détestent le fascisme américain (comme tout Etat civilisé le doit). Ils manifestent leur désapprobation toutes les fois qu'ils le peuvent. Le gouvernement américain habille un clown noir en frac et haut-de-forme, et le leur envoie comme ambassadeur.

Ce Noir ne représente pas la colonie noire ; il représente les salauds. Les Suédois lui jettent des pavés, et crient à ce « nègre » de rentrer chez lui.

De tous les peuples d'Europe (occidentale), les Français et les Suédois sont ceux qui ont la réputation d'être les moins racistes.

Il n'y a pas de Noirs en Suède, par conséquent la classe dominante n'a jamais trouvé opportun de s'en prendre à nous. Il n'y a jamais eu beaucoup de contacts, jamais aucune concurrence entre la Suède et une nation noire au cours de ce dernier millénaire, et comme je

pense que personne ne naît raciste, il n'y a aucune tradition de racisme.

Il y a de fortes chances pour que le vieil esclave qu'ils ont envoyé en Suède n'ait jamais passé une seule nuit dans le ghetto noir, mais malgré cela, il représente les Noirs opprimés.

Aussi quand l'esclave met sa queue-de-pie et son haut-de-forme, l'imitation grotesque du vrai clown, la haine ressentie si fortement à l'égard de l'Etat américain se transfère à nous.

Ces Noirs sont des armes inappréciables dans la lutte contre le peuple, aussi le gouvernement sélectionne et dresse très soigneusement ces chiens de collaborateurs. Il leur donne la motivation nécessaire et les envoie, courant dans toutes les directions, queue en l'air, représenter l'ordre établi.

Des chenils entiers sont envoyés comme ambassadeurs (ou avec de moindres titres, bien sûr) dans les nations africaines, parce qu'on suppose que les peuples de ces nations auront de meilleurs rapports avec un Noir ; les chefs de ces nations, s'ils comptent parmi les justes, ne sont jamais impressionnés, mais cela touche profondément les masses africaines.

Il y a quelques années, dans un des Etats d'Afrique centrale, une foule s'était rassemblée pour manifester contre les représentants locaux du gouvernement américain, à propos d'un problème dont je n'arrive pas à me souvenir (il y en a eu tellement !), mais ils étaient assez en colère pour passer à des actes extrêmement violents.

Ils jetèrent des pavés et réclamèrent le sang de l'esclavagiste ; ils déchirèrent le drapeau yankee, dansèrent et crachèrent dessus, ils allaient le brûler

Ils l'auraient brûlé et auraient mis à feu et à sang le centre de propagande fasciste si le clown noir, le chien couchant les

haranguant de sa voix de ventriloque, ne les avait arrêtés et remis le drapeau en place, cachant le soleil. Ils auraient dû pendre ce nègre à la hampe du drapeau, par le gras du cou.

Mais ils étaient trop surpris, la situation était trop confuse ; la présence de ce chien et son talent avaient eu exactement l'effet souhaité. Le ventriloque a trahi la colonie noire, dressant encore une barrière à la communion que nous devons établir avec les autres peuples opprimés de la terre, si nous voulons remporter le combat qui nous attend.

Ils nous envoient à l'école pour nous apprendre à être aussi dégoûtants que ce type. Nous envoyons nos enfants dans des centres « culturels » dirigés par des hommes qui nous haïssent, qui haïssent la vérité. Il est clair qu'il vaudrait mieux qu'il n'y ait pas d'école.

Brûlez-la, et toute la littérature fasciste, brûlez-la aussi. Les fascistes vont vous apprendre à intervertir le blanc et le noir – il y a de l'argent là-dessous. Brûlez tout ça. Sans la mission et les missionnaires, il n'y aurait pas de collaborateurs.

Lisez le Petit Livre Rouge, c'est pour nous le seul moyen de redevenir nous-mêmes.

Nous devons détruire les éditions « Johnson » et les petites plaquettes noires qui imitent la presse fasciste au point de dénoncer les extrémistes noirs.

Brûlez tout cela, et donnez aux colonies de l'intérieur la caisse de dynamite de l'autodétermination, de l'anticolonialisme et de la pensée de Mao !

J'ai suivi ma dernière année de collège à Bayview High, c'est-à-dire à Saint Quentin où j'ai passé sept de mes dix ans de prison.

Les écoles de la tôle ne sont pas différentes de celles de la colonie,

sauf qu'elles ne sont pas mixtes. Nous avons les mêmes manuels fascistes qui contiennent le même fond de racisme et ont les mêmes résonances nationalistes. Les missionnaires sont les mêmes.

A cette époque-là, ma libération sur parole dépendait de la manière dont je mènerai à bonne fin mes études secondaires et bien sûr de ma bonne conduite : ne jamais manifester ni colère, ni mécontentement, ni personnalité. J'essayais de simuler. Je n'aurais jamais été à l'école autrement. Je travaillai le jour et suivais des cours du soir.

La biologie n'était pas trop mal. Le professeur hasardait rarement une opinion en dehors des sujets scientifiques, mais il était exceptionnel, probablement parce qu'il était plus jeune que les autres. Chacun avait son opinion définitive sur l'organisation matérielle et métaphysique de l'univers.

Le colonel D., en histoire, possédait à un degré extraordinaire deux traits typiques de sa profession : le caractère colérique et la bêtise. Fidèle au credo fasciste, ce crétin était si patriote et si républicain qu'il alla même jusqu'à nous proposer de commencer et de finir chaque cours par un salut au drapeau, à genoux.

Il était grand et carré, gris-blond ; c'était un ancien combattant de quelques guerres déclarées ou non déclarées.

Si vous passiez devant le drapeau sans une gémissement, c'était la bagarre avec cet imbécile ! J'ai supporté ses conneries pendant un mois. Amérique la belle, la juste, la seule nation au monde où tous peuvent se payer de beaux WC et des contraventions ; les Russes n'étaient que de gros Tartares, les Japonais des copieurs.

Les Arabes ne savaient pas se battre, ni les Français ; les Africains étaient des primitifs qui ne comprenaient pas quand tout allait bien ; les Vietnamiens n'étaient que des nègres aux yeux bridés (il y avait quatre Noirs dans la classe).

Les Chinois étaient tellement stupides qu'ils n'arrivaient pas à se nourrir ; ils reviendraient tôt ou tard à l'âge d'or du pousse-pousse, de la natte dans le dos, du coolie, des fumeries d'opium et des bordels. J'ai écouté ça avec calme pendant un mois.

J'ai essayé de laisser tomber ce cours au moins cinq ou six fois, mais ils n'acceptent de vous laisser changer de programme que pour des raisons de vie ou de mort. Cela fait partie de la vaste conspiration du système pénitentiaire : vous n'avez aucune volonté, aucun choix, aucun pouvoir ; aussi la sagesse est de se rendre. Partout où vos yeux se posent, vous pouvez lire : « Seigneur, aidez-moi à accepter ce que je ne puis changer. »

Il faut que l'enjeu soit la vie ou la mort pour que vous puissiez quitter un cours. C'était le cas, mais je ne pouvais le dire, cela aurait fait mauvais effet sur mon rapport. J'ai essayé de maintenir une distance respectable entre moi et ce représentant de la grande majorité silencieuse. Je fixais les yeux sur un des six drapeaux de la pièce (un à chaque coin, deux sur le bureau) et essayai de supporter. Mais ça n'a pas marché jusqu'au bout.

Ce n'était pas mon intention, je voulais dissimuler et tenir bon. La confrontation que nous avons eue fut complètement spontanée, elle commença dès les premières minutes du cours de deux heures.

La « majorité silencieuse » venait juste de finir un hymne au grand monstre américain, qui se termine par les vers : « N'avons-nous pas le droit d'être fiers ? » Je dis : « Non. » Le type me regarde, fronce les sourcils, puis détourne les yeux et continue son sermon.

Ma réponse ne collait pas, il l'avait entendue mais il était persuadé de s'être trompé. Dans l'esprit de cet homme, il était tout simplement impensable, impossible, que je sois mécontent ou insatisfait.

Il vaut mieux que la « majorité » reste silencieuse ; chaque fois

qu'elle ouvre la bouche il en sort des tombereaux de mensonges.

Le brave colonel nous expliquait que le capitalisme, résultat d'une longue série de changements et d'aménagements économiques, était aussi parfait et impeccable qu'on pouvait l'espérer, que c'était le seul système économique qui permet à l'homme de satisfaire ses inclinations naturelles, et que les autres nations barbares d'Asie et d'Afrique qui avaient abandonné le capitalisme pour l'économie planifiée étaient condamnées à l'échec, puisqu'il leur manquait le stimulant de l'intérêt.

Sans l'appât du gain, la production reste basse et finit par s'écrouler.

Je me levai, m'assis sur mon bureau, mis un pied sur ma chaise et lui dit qu'il venait de dire « encore » un autre mensonge. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça ; j'ai même au début ressenti une sorte de sympathie pour ce crétin.

Sa bouche s'ouvrit comme celle d'un requin, ses oreilles et son front montrèrent qu'un sang américain coulait dans ses veines, et ses mains s'agrippèrent, dans un élan inconscient, à la base des deux drapeaux, comme s'il voulait protéger ces chiffons de couleur, contre l'impudence de ce nègre, mauvais patriote, qui avait osé blasphémer !

« Qu'est-ce que tu viens de dire, mon garçon ? » - Que ça fait un mois que vous nous mentez sur la « morale du travail », le « vote » et les « motivations économiques ». En vérité, toute votre vie n'est qu'un mensonge et j'aimerais bien mettre en doute tous ces trucs, si ça ne vous dérange pas ? »

Je n'attendis pas la réponse et poursuivis : « J'ai travaillé en usine dans ce pays, à la chaîne. J'ai étudié les procédés de production de masse, dans l'industrie lourde et légère et j'ai aussi examiné les théories d'économie politique en général, et je suis certain que dans tout ce que vous avez dit depuis un mois, il y a une intention

consciente de déformer la vérité, de ne présenter que ce qui va dans le sens de vos théorie, ou d'omettre purement et simplement des faits.

Si l'intérêt est, comme vous dites, un des ressorts de la production, pour qu'il influence sa qualité et son volume, il est clair qu'il doit descendre jusqu'au niveau du travailleur. Je peux comprendre qu'un patron ou qu'un administrateur ait le désir de faire fructifier son capital, mais puisque l'ambition est une chose tout à fait personnelle, comment peut-elle affecter l'attitude et la productivité de l'ouvrier ?

Son salaire reste le même qu'il travaille dur, moins dur, ou pas dur du tout, et c'est en fin de compte de l'énergie du travailleur que qualité et quantité dépendent. »

Il s'appuya sur le dossier de sa chaise, passa la main dans ses cheveux, ses lèvres et son nez tremblèrent, il regarda d'abord le drapeau, puis moi, et répondit : « Oui, enfin, dans notre appareil industriel, nous avons des normes à remplir et des experts destinés à y veiller.

- Vous avez bien dit des normes ? Cela semble venir d'un discours de Fidel Castro – vous savez les normes pour le sucre – la différence bien sûr est que Fidel se fonde sur une idée de coopération issue d'un sens de la participation et peut-être du fait que tous savent que le volume et la qualité de la production déterminent le bien-être général plus que la fortune personnelle du patron ou d'un petit groupe de patrons.

Dans les usines où j'ai travaillé, j'ai observé que les seules choses qui intéressaient les ouvriers étaient l'arrêt de travail pour le café ou le déjeuner et l'heure de sortie. Nous observions l'horloge, le contremaître et ses espions, et allions aux toilettes aussi souvent que nous pouvions nous le permettre.

Bien que le profit puisse inciter le patron et l'expert à investir et à organiser la production, l'indice de productivité dépend de l'attitude de l'ouvrier, quand la mécanisation n'est pas totale, et même si elle l'est, il dépend encore très largement de l'ouvrier à la machine et des secteurs d'entretien.

La vérité est donc diamétralement opposée à ce que vous affirmez . L'incitation réelle au travail est moindre dans votre système. Si le profit est un stimulant, il m'apparaît clairement que l'ouvrier qui sentirait que la machine, l'usine, toutes les usines, sont en partie à lui serait beaucoup plus préoccupé par la productivité et la qualité du produit, que celui qui ne travaille que pour un salaire.

- Mais vous n'avez pas compris la portée de ce que j'ai dit.

L'aiguillon du profit et la peur de la perte sont les mobiles qui ont donné au capitalisme son efficacité ; ce système réagit automatiquement à l'offre et à la demande, c'est à dire qu'il répond aux désirs du consommateur et aux disponibilités en matières premières. La réponse est immédiate, inhérente aux système. »

J'ai répondu : « On peut dire la même chose de tout système d'économie politique, cependant dans une économie planifiée, populaire, le caractère automatique disparaît, la demande n'est plus artificiellement stimulée. Il est présomptueux et trompeur de déclarer que la motivation « profit et perte » caractérise uniquement le capitalisme, c'est un trait propre à toute économie passée, présente et future.

La seule différence est qu'avec le capitalisme, l'éperon est enfoncé dans les flancs du peuple par un nombre relativement restreint d'individus qui par l'effet du hasard ou d'une ruse féroce ont réussi à revendiquer des droits frauduleux

au profit, le droit de bénéficier d'une richesse créée par le travail de l'homme sur cette source de vie de tous les hommes qu'est la nature.

Dans les républiques populaires d'Afrique, d'Asie et d'Europe de l'Est, ce droit aux bénéfices du travail et de la terre revient au peuple, c'est la collectivité qui est aiguillonnée par le mobile du profit. C'est une situation beaucoup plus favorable à la productivité, puisqu'en dernier recours, la productivité dépend de l'activité du travailleur individuel.

La Chine a proportionnellement accompli plus de progrès économiques en vingt ans que les Etats-Unis en deux cents ; bien sûr, ils ont eu l'avantage de pouvoir éviter les terribles erreurs commises par les Etats-Unis et l'Europe de l'Ouest au cours des deux cents dernières années.

Une comparaison entre la Chine d'aujourd'hui et disons l'Inde ou l'Indonésie qui n'ont connu aucun développement économique, montrera clairement le système qui satisfait le mieux les besoins du peuple.

L'Etat indien est resté du côté du capitalisme, tandis que la Chine se tournait vers le socialisme révolutionnaire orienté en direction du communisme futur. Je suis certain que tout le monde a l'intelligence de comprendre que les révoltes du riz et l'existence des sans abris indiens, ne sont pas des signes que c'est la Chine qui a fait fausse route.

- Mais ils crèvent de faim en Chine » dit-il avec une grande véhémence. Il est maintenant debout, les cheveux en bataille, les poings serrés, bombant le torse, les épaules rejetées en arrière.

- Personne ne meurt de faim en Chine, c'est votre ignorance qui s'exprime maintenant. Tout à l'heure, vous ne faisiez que mentir, mais il est possible que vous soyez assez ignorant pour penser que les gens meurent encore de faim en Chine, parce que vous les avez vus mourir de faim quand vous y étiez en 1940, avec l'armée fasciste.

C'est votre nullité en ces matières qui a fait dire aux chinois et aux autres nations du tiers-monde que vous vivez derrière un vrai rideau d'ignorance.

Il y a plus de gens qui meurent de faim aux Etats-Unis (les Noirs des Etats-Unis dans les grandes villes du Sud Est, les Appalaches et les vignobles de Californie) que dans tout autre pays du monde, à l'exception peut-être de l'Inde. La Chine envoie des céréales dans d'autres pays sur une base de prêt à long terme et sans intérêt.

Le Vietnam, l'Egypte, le Pakistan et quelques autres mangent, en ce moment même, les surplus chinois.

- Sale nègre, ils viennent d'acheter cent mille tonnes de blé au Canada, le mois dernier.

- Vous avez bien dit « acheté », cela veut dire qu'ils se débrouillent plutôt bien ; le principe d'avantage économique signifie que les peuples, chacun dans son pays respectif, sa nation si vous préférez, devraient produire, en tenant compte des différences climatiques et géographiques ce qui leur est facile et naturel de produire et même des surplus de ce qui pousse bien chez eux.

Ce surplus dans une société bien ordonnée sert de monnaie d'échange pour les choses qu'ils ne peuvent produire rentablement.

La Chine a acheté ce blé au Canada contre d'autres denrées alimentaires, des produits manufacturés ou des matières premières dont le Canada avait besoin.

Ce marché était un acte raisonnable de la part des Chinois. Le Canada achète de la viande à l'Argentine : est-ce que ça veut dire que le Canada est au bord de la ruine ?

Rien n'est immuable, même provisoirement ; si une chose ne se développe pas, elle dégénère.

Le gouvernement populaire est en marche depuis a fin de la Seconde Guerre mondiale, construisant, développant, mettant en question et en déroute les systèmes capitalistes fondés sur l'asservissement des masses.

L'effondrement inévitable sera celui du capitalisme, les canons du Vietnam lui sonnent le glas. Maintenant nous savons comment nous battre, le capitalisme mourra dès ce soir. Regardez-vous vous-mêmes, vous êtes un vaincu. »

Il avançait dur moi avec son attitude à la marquis de Queensberry, se préparant à boxer. J'ai été expulsé du cours le soir même. Mais je n'ai pas encore réussi à sortir de tôle.

Nous ne voulons pas que des gens comme D. soient es professeurs de nos enfants. Ils ont été eux-mêmes complètement abrutis par leur éducation.

Son cliché favori était que « les Américains aiment travailler dur, désirent des emplois lucratifs et ont une inclination naturelle à l'économie et à l'épargne », ce qui est un argument contre une société où la sécurité sociale serait efficace.

Il disait aussi que s'ils avaient le choix les Américains préféreraient accomplir à la main ce qu'une machine fait mieux et plus vite.

Cela me semble plutôt stupide. Je n'aime certainement pas travailler et comme je l'ai déjà dit, je pense que personne n'aime sincèrement la monotonie du travail à la chaîne, et ramasser les ordures, balayer les rues, laver les vitres, qui trouve ça amusant ?

Je suis à fond pour que les machines remplacent l'homme partout où c'est possible. Je n'aurai pas de mal à trouver quoi faire de mon temps.

Tant que mon chèque arrivera par la poste et que je n'aurai pas

besoin de faire la queue pour le toucher, je ne me plaindrais pas !

« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » était une malédiction ! Les conservateurs (de leurs privilèges) voudraient nous faire croire que travailler est amusant.

L'Eden capitaliste ressemble à mon idée de l'enfer. Ils sont cinglés et tout sauf justes. Ils ont mis le monde à l'envers, nous ont ramené mille ans en arrière. Merde à la majorité silencieuse, elle devra se soumettre à la justice et à notre volonté.

Mais cette tâche nécessite la coopération, la communion entre tous les pays frères, colonies et nations ; ce qui nous lie est le désir d'humilier l'opprimeur, le besoin de détruire le capitalisme et sa hideuse machinerie. S'il y avait des différends et des griefs entre nous et les peuples des autres colonies de ce pays ou du monde, nous devrions être prêts à les oublier dans ce besoin désespéré de coordination contre le fascisme américain.

La solidarité internationale est ce qui nous permettra de détruire ce mal qui doit d'étendre pour survivre. Notre incapacité à coopérer avec ces autres peuples, ces autres esclaves du même maître, est une conséquence du complexe d'infériorité qui a été causé en nous.

Nous avons peur qu'en route les Chinois ne nous roulent, ou que les Blancs partisans du socialisme et de la libération de toutes les colonies américaines ne veuillent en réalité que se servir de nous, nous rouler : « On ne peut pas leur faire confiance, ils vont nous rouler. »

Bien sûr, si nous sommes des poires, nous pouvons nous y attendre et avons raison d'avoir peur. Cette paranoïa est un vestige des jours où la présence d'un visage blanc ou brun dans une foule noire signifiait que c'était un Blanc ou un Brun qui contrôlait la situation.

Il fut un temps où quelques uns d'entre nous allaient jusqu'à penser

que rien ne marcherait sans un chef blanc, où nous leur laissons prendre les choses en main, où nous nous en remettons à des blancs à la mentalité bourgeoise et dictatoriale, où nous étions assez paresseux ou convaincus de notre propre infériorité pour les laisser nous diriger.

Aujourd'hui, la situation se présente sous un jour nouveau. Notre révolution est encore en veilleuse. Nos luttes se heurtent à l'assassinat politique, à des avalanches de propagande et de terreur. Il faut en finir avec notre paranoïa.

Personne ne pourra disposer de nous ou trahir nos intérêts si nous restons vigilants. Nous devons adopter l'esprit de l'internationalisme authentique auquel le camarade Che Guevara nous pressait de nous rallier. Il n'est pas question de faire confiance,

bien que j'aie personnellement l'impression de pouvoir encore me fier à un certain type d'hommes du peuple, puisque moi-même je suis du peuple. Je suis certain aussi que je serai capable de détecter par avance toute dégénérescence qui pourrait amener la trahison.

Il n'est pas question de compter sur la bonne volonté des autres esclaves, des autres colonies et des autres peuples, c'est tout simplement une question de communauté d'intérêts.

Nous avons besoin d'alliés, notre ennemi est puissant et ne peut être abattu que par un effort concerté. L'ennemi d'aujourd'hui est le système capitaliste et ses suppôts.

Notre intérêt premier est de les détruire. Tout homme qui partage ce but doit être accueilli à bras ouverts. Il faut détruire le capitalisme. Quand il le sera, si nous avons encore des problèmes, nous chercherons à les résoudre. La vie est indissolublement liée à la lutte. Tel est le sens de la révolution ininterrompue.

C'est la condition dans laquelle nous sommes nés.

Il y a d'autres peuples sur terre. Si nous refusons de reconnaître leur existence, si nous nous refermons sur notre misère personnelle et acceptons le racisme, alors nous deviendrons semblables à l'ennemi et connaîtrons la défaite.

En nous unissant pour détruire le système qui nous maintient dans l'angoisse d'une insécurité désespérée, nous coordonnerons nos efforts avec eux des autres colonies d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.

S'il est plus efficace pour un révolutionnaire blanc de « neutraliser » une certaine région, pourquoi lui refuserais-je ma coopération ? Si je le faisais, je serais un fou, un lâche à la vue courte, une poire.

Notre frère révolutionnaire du Vietnam est si sûr, si digne de confiance, si évidemment antifasciste et anti-américain que je suis forcé de me méfier du Noir qui se prétend antifasciste mais ne consent pas à se solidariser avec le Vietcong.

Les Chinois, depuis leur victoire, ont aidé tous les mouvements anticolonialistes, surtout ceux d'Afrique, et ils nous ont offert tout le soutien dont nous avons besoin. Quelques uns d'entre nous préféreraient repousser l'assistance de ce peuple merveilleux et juste.

Moi, je l'accepte. J'accepte leur contribution à mon combat contre l'ennemi commun. J'accueille et j'apprécie l'amour qui pourra naître de nos rapports du temps de crise, jamais je ne laisserai mon ennemi lever la main ou dire quelque chose contre eux.

Le chien yankee qui me proposera de me ranger à ses côtés pour entraver la liberté d'un de mes frères révolutionnaires chinois ou vietnamiens, je lui cracherai au visage.

Je n'ai que faire des bénéfices matériels à court terme qu'il peut m'offrir.

Nous devons instituer un véritable internationalisme avec d'autres peuples anticolonialistes, alors nous serons en marche vers la vraie révolution.

Ce sera seulement à ce moment que nous pourrons espérer être capables de reprendre le pouvoir qui nous est légitimement dû, le pouvoir d'être maîtres de nos vies, de commettre nos propres erreurs, sans qu'un autre les commette à notre place.

Le fascisme est un mal qui doit s'étendre pour subsister, il a fait reculer ses frontières jusqu'aux pays et aux peuples les plus lointains. C'est là une de ses caractéristiques, une de ses irrépressibles tendances.

Ce monstre perverti souffre d'une maladie qui le pousse à créer de la laideur et à détruire la beauté partout où il la trouve. Nous vivons à l'ombre de l'épée. Je viens de lire dans un journal de droit que la moitié des exécutions dans ce pays frappaient des Noirs, et la totalité des hommes des classes pauvres.

Je veux essayer de toutes mes forces d'arrêter net ces dégénérés, ces primitifs, ces insatiables sauvages, ces salauds. Quiconque veut bien m'aider est le bienvenu.

Nous autres, de la colonie noire américaine devons enfin prendre notre courage à deux mains, calmer nos peurs, adopter une vision réaliste de ce monde et de la place que nous y occupons.

Nous ne sommes ni fascistes, ni américains ; nous sommes un peuple opprimé, appauvri, colonisé. On nous a amené ici d'Afrique et d'autres pays de soleil et de palmiers et soumis à la contrainte, depuis tous nos jours se sont passés en captivité.

Les dirigeants de ce pays ne nous laisseront jamais avoir accès au pouvoir, tout changement historique significatif s'est accompli par la force.

Nous devons réformer notre pensée, suivre l'avant-garde révolutionnaire, contracter des alliances efficaces et tomber sur nos ennemis, les ennemis de toute justice, avec une volonté de victoire implacable. L'histoire s'écroule, nous ne devons pas laisser échapper notre chance cette fois-ci !!!

Je suis un extrémiste. Je réclame des mesures extrêmes pour résoudre des problèmes extrêmes. Quand il s'agit de dignité et de liberté, je n'use ni ne prescris de demi-mesures. Pour moi, vivre dans la servitude ne vaut pas de prendre la peine de respirer. Sans autodétermination je suis extrêmement insatisfait.

Le capitalisme international ne peut être détruit sans un combat extrême, le monde colonial tout entier surveille ce que font les Noirs des Etats-Unis, ils attendent et se demandent « si nous allons revenir à nous ». Leurs tâches et leurs luttes sont bien plus difficiles qu'elles ne le seraient si nous les aidions.

Nous sommes les seuls avec une toute petite minorité blanche de gauche qui soient sur place, les seuls à même de toucher au cœur le monstre sans exposer le monde au feu nucléaire.

Nous avons un rôle historique décisif à jouer si nous le voulons et le monde entier nous aidera et se souviendra de nous comme du peuple juste qui lui aura permis de survivre.

Si nous échouons, par lâcheté ou manque d'imagination, alors les esclaves futurs nous maudiront comme il nous arrive de maudire ceux d'hier.

Je ne veux pas mourir en ne laissant derrière moi que quelques chansons tristes et un petit tas de terre. Je veux laisser un monde libéré de l'ordure, de la pollution, du racisme, du pouvoir fondé sur la misère, du nationalisme et des guerres qu'il entraîne, des armées, de la bigoterie, des coteries, ce cent différentes contre-vérités et d'une économie usuraire et dérégulée.

C'est maintenant qu'il faut construire le véritable internationalisme. C'est en temps de crise que l'on connaît le mieux les gens, c'est la crise qui révèle leurs forces et leurs faiblesses, qui fait ressortir ce qu'il y a en nous de vraiment humain.

Si notre croyance dans l'universalité de l'homme a quelque fondement, celui-ci se révélera dans le combat contre l'ennemi du genre humain.